

À partir du corpus proposé, dans une argumentation construite, vous montrerez en quoi le conte permet l'accès au monde des adultes. Vous pourrez par exemple montrer de quelle manière le conte permet aux plus jeunes d'appivoiser et de comprendre le monde adulte, et le lien de confiance que le conte permet d'établir avec l'enfant.

Texte 1 : Article « Contes », Encyclopædia Universalis, Albin Michel, 1990.

Texte 2 : Bruno Bettelheim, La Psychanalyse des contes de fées, Robert Laffont, 1976, p. 45- 46.

Texte 3 : Charles Perrault, « Le Petit Poucet », Histoires ou Contes du temps passé, 1697.

Texte 1 : Article « Contes », Encyclopædia Universalis, Albin Michel, 1990.

Le goût de l'enfant pour le conte – et particulièrement pour le conte merveilleux – a été diversement expliqué.

La première hypothèse avancée par les psychologues, c'est que les contes fournissent à l'enfant un univers aisément déchiffrable parce que fondé sur des oppositions très marquées entre petits et grands, riches et pauvres, bons et méchants. Ce dernier clivage ne correspond pas toujours à une antithèse d'ordre éthique, puisque les valeurs positives se trouvent par définition du côté du héros. Or les recherches de Piaget et de Wallon ont montré que l'enfant est incapable de concevoir des séries graduées d'objets : le monde s'ordonne pour lui, autour de couples contrastés qui ne comportent pas d'intermédiaire. Les contes merveilleux ne fonctionnent pas autrement.

Par ailleurs, le schéma narratif de ces contes fournit à l'enfant ce qu'Éric Berne appelle un « scénario de gagnant ». Au début du récit, le héros est dévalorisé par sa taille (le Petit Poucet, la Moitié-de-Coq), son apparence physique (Riquet à la Houppe), son intelligence (c'est un songe-cieux, un idiot de village), sa condition sociale (il n'a pas un sou vaillant), et surtout son âge (il est presque toujours le cadet de la famille). Il va cependant affronter toutes les épreuves, et il viendra à bout de plus puissants que lui. Message optimiste pour l'enfant, qui retrouve dans les handicaps du héros une image de sa situation dans l'univers des adultes. La moralité du Petit Poucet n'exalte-t-elle pas la victoire du « petit marmot », d'abord méprisé, méconnu, et qui pourtant triomphe de l'Ogre ?

Pour Bruno Bettelheim, le conte a surtout le mérite d'exprimer des réalités que l'enfant pressent mais dont il ne veut pas – ou ne peut pas – parler. Ainsi, les plus célèbres de nos contes merveilleux évoquent à mots couverts le tabou de l'inceste (Peau d'Âne fuit son père qui voudrait l'épouser), la crainte de la castration (le loup de Prokofiev a la queue coupée), la scatologie (dans des versions anciennes, le loup des Trois Petits Cochons détruit les maisons non par le souffle, mais par la seule force de son pet destructeur). La sexualité est donc présente dans les contes, mais sous une forme symbolique qui sollicite l'inconscient de l'enfant. « Où faut-il mettre mon tablier ? » demande le Petit Chaperon rouge dans une version nivernaise. « Jette-le au feu, mon enfant, tu n'en as plus besoin », dit le loup. [...]

Dans la version de Perrault, l'histoire, on le sait, finit mal puisque l'héroïne périt dans la gueule du loup. Dénouement sombre, conforme au schéma narratif des contes d'avertissement : une interdiction est formulée que le héros transgresse, appelant ainsi sur lui le châtement. Paradoxalement, ces contes cruels sont les seuls de notre tradition orale qui aient été conçus pour les enfants, afin de les prévenir de tous les dangers qui les menacent. Dans le cas du Petit Chaperon rouge, le contenu de l'avertissement a varié. La moralité de Perrault met en garde les jeunes filles contre les loups « doux » qui les accostent alors que, dans les éditions enfantines d'aujourd'hui, le dénouement sanctionne la désobéissance.

Dans sa célèbre psychanalyse de L'Homme aux loups, Freud a dénoncé les dangers de ces contes d'avertissement qui peuvent frapper durablement des êtres sensibles, puisqu'ils participent d'une « pédagogie de la peur ».

Reste que sous ses autres formes, le conte représente un matériau psychologique irremplaçable. C'est un « abécédaire, où l'enfant apprend à lire dans le langage des images », souligne Bruno Bettelheim. C'est aussi un réservoir fantasmatique qui lui permet, par les scénarios réconfortants

qu'il offre, de se libérer de ses craintes. Il donne de plus à la mère (à l'adulte) la possibilité d'établir une relation chaleureuse et un dialogue véritable avec l'enfant. Sara Cone Bryant a montré, dans un ouvrage déjà ancien, à quel point le conte était fait pour être dit, non pour être lu. C'est à cette condition seulement qu'il remplira pleinement sa fonction, qu'il favorisera l'adaptation de l'enfant au monde qui l'entoure et sa découverte des autres.

Texte 2 : Bruno Bettelheim, La Psychanalyse des contes de fées, Robert Laffont, 1976, p. 45- 46.

Pour comprendre comment l'enfant considère à sa manière les contes de fées, prenons comme exemple les innombrables histoires où le jeune héros se montre plus malin qu'un géant qui lui fait peur ou qui, même, menace sa vie. Ce que ces « géants » représentent pour l'enfant d'une façon intuitive est parfaitement mis en valeur par cette réaction spontanée d'un petit garçon de cinq ans :

Encouragée par une discussion sur l'importance que les contes de fées peuvent avoir pour les enfants, une mère surmonta le peu d'empressement qu'elle mettait à raconter à son fils ces histoires « sanglantes » et « menaçantes ». En bavardant avec lui, elle avait pu constater qu'il avait déjà eu des fantasmes où des gens en mangent d'autres. Elle lui raconta donc l'histoire de « Jack le tueur de géants »[1]. À la fin de l'histoire, l'enfant eut cette réaction : « Les géants n'existent pas, dis ? » Avant que sa mère ait eu le temps d'exprimer la réponse rassurante qu'elle avait au bout de la langue – et qui aurait détruit la valeur que l'histoire pouvait avoir pour lui – il reprit : « Mais il y a les “grands”, et ils sont comme les géants... » Du haut de ses cinq ans, il comprenait le message réconfortant du conte : bien que les adultes puissent être perçus comme des géants effrayants, un petit garçon malin peut l'emporter sur eux.

Cette anecdote révèle l'une des sources de la répugnance qu'éprouvent les adultes à raconter des contes de fées : nous nous sentons mal à l'aise à l'idée que, de temps en temps, nous apparaissions à nos enfants comme des géants menaçants... ce que nous sommes bel et bien dans la réalité. De même, nous n'admettons pas volontiers qu'ils puissent penser qu'il est facile de nous berner, de nous traiter comme des imbéciles, et qu'ils puissent se complaire à cette idée. Mais, qu'on leur raconte ou non des contes de fées, nous sommes à leurs yeux – comme le montre l'histoire de ce petit garçon – des géants égoïstes qui désirent garder pour eux-mêmes toutes les choses merveilleuses qui nous donnent le pouvoir. Les contes de fées rassurent les enfants en leur montrant que, finalement, ils peuvent être plus forts que les géants, c'est-à-dire qu'ils peuvent grandir et être eux-mêmes comme des géants et acquérir les mêmes pouvoirs. Ces derniers sont « les puissantes espérances qui font de nous des hommes »[2].

Chose beaucoup plus importante, si nous, les parents, racontons ces histoires à nos enfants, nous leur apportons en même temps le plus beau des réconforts : que nous les approuvons de jouer avec l'idée qu'ils sont capables de l'emporter sur les géants. Si l'enfant lisait l'histoire, au lieu de l'écouter, le résultat ne serait pas le même : lorsqu'il lit tout seul, l'enfant peut penser qu'il n'y a au monde qu'une seule personne – l'étranger qui écrit le livre ou qui l'a arrangé – qui approuve l'idée de rouler ou d'abattre le géant. Mais quand ce sont ses parents qui lui racontent l'histoire, l'enfant peut être sûr qu'ils approuvent les fantasmes qui lui permettent de se venger des menaces que fait peser sur lui la domination des adultes.

[1] Il s'agit d'un conte de fées britannique.

[2] The mighty hopes that makes us men. A. Tennyson, In Memoriam.

Texte 3 : Charles Perrault, « Le Petit Poucet », Histoires ou Contes du temps passé, 1697.

Perdus dans la forêt, le Petit Poucet et ses frères ne retrouvent pas le chemin de leur maison.

(...) Ils heurtèrent à la porte, et une bonne femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu'ils voulaient. Le petit Poucet lui dit qu'ils étaient de pauvres enfants qui s'étaient perdus dans la Forêt, et qui demandaient à coucher par charité. Cette femme les voyant tous si jolis se mit à pleurer, et leur dit : « Hélas ! mes pauvres enfants, où êtes-vous venus ! Savez-vous bien que c'est ici la maison d'un ogre qui mange les petits enfants ?

- Hélas ! madame, lui répondit le petit Poucet, qui tremblait de toute sa force aussi bien que ses frères, que ferons-nous ? Il est bien sûr que les loups de la Forêt ne manqueront pas de nous manger cette nuit, si vous ne voulez pas nous retirer chez vous ; et cela étant, nous aimons mieux que ce soit Monsieur qui nous mange ; peut-être qu'il aura pitié de nous, si vous voulez bien l'en prier. »

La femme de l'ogre qui crut qu'elle pourrait les cacher à son mari jusqu'au lendemain matin, les laissa entrer et les mena se chauffer auprès d'un bon feu ; car il y avait un mouton tout entier à la broche pour le souper de l'ogre. Comme ils commençaient à se chauffer, ils entendirent heurter trois ou quatre grands coups à la porte : c'était l'Ogre qui revenait. Aussitôt sa femme les fit cacher sous le lit, et alla ouvrir la porte. L'Ogre demanda d'abord si le souper était prêt, et si on avait tiré du vin ; et aussitôt il se mit à table. Le mouton était encore tout sanglant, mais il ne lui en sembla que meilleur. Il flairait à droite et à gauche, disant qu'il sentait la chair fraîche.

- Il faut, lui dit sa femme, que ce soit ce veau que je viens d'habiller que vous sentez. - Je sens la chair fraîche, te dis-je encore une fois, reprit l'Ogre, en regardant sa femme de travers, et il y a ici quelque chose que je n'entends pas. En disant ces mots, il se leva de table, et alla droit au lit. Ah, dit-il, voilà donc comme tu veux me tromper, maudite femme ! Je ne sais à quoi il tient que je ne te mange aussi : bien t'en prend d'être une vieille bête. Voilà du gibier qui me vient bien à propos pour traiter trois ogres de mes amis qui doivent me venir voir ces jours ici. Il les tira de dessous le lit l'un après l'autre.

Ces pauvres enfants se mirent à genoux en lui demandant pardon : mais ils avaient affaire au plus cruel de tous les ogres, qui bien loin d'avoir de la pitié, les dévorait déjà des yeux, et disait à sa femme que ce serait là de friands morceaux lorsqu'elle leur aurait fait une bonne sauce. Il alla prendre un grand couteau, et en approchant de ces pauvres enfants, il l'aiguissait sur une longue pierre qu'il tenait à sa main gauche. Il en avait déjà empoigné un, lorsque sa femme lui dit : « Que voulez-vous faire à l'heure qu'il est ? N'aurez-vous pas assez de temps demain ?

- Tais-toi, reprit l'Ogre ; ils en seront plus mortifiés. - Mais vous avez encore là tant de viande, reprit sa femme : voilà un veau, deux moutons et la moitié d'un cochon. - Tu as raison, dit l'Ogre, donne-leur bien à souper, afin qu'ils ne maigrissent pas, et va les mener coucher. » La bonne femme fut ravie de joie, et leur porta bien à souper mais ils ne purent manger tant ils étaient saisis de peur. Pour l'Ogre, il se remit à boire, ravi d'avoir de quoi si bien régaler ses amis. Il but une douzaine de coups plus qu'à l'ordinaire, ce qui lui donna un peu dans la tête, et l'obligea de s'aller coucher. L'Ogre avait sept filles, qui n'étaient encore que des enfants. Ces petites ogresses avaient toutes le teint fort beau, parce qu'elles mangeaient de la chair fraîche, comme leur père ; mais elles avaient de petits yeux gris et tout ronds, le nez crochu et une fort grande bouche avec de longues dents fort aiguës et fort éloignées l'une de l'autre. Elles n'étaient pas encore fort méchantes, mais elles promettaient beaucoup, car elles mordaient déjà les petits enfants pour en sucer le sang. On les avait fait coucher de bonne heure, et elles étaient toutes sept dans un grand lit, ayant chacune une couronne d'or sur la tête. Il y avait dans la même chambre un autre lit de la même grandeur, ce fut dans ce lit que la femme de l'Ogre mit coucher les sept garçons ; après quoi, elle s'alla coucher auprès de son mari. Le petit Poucet qui avait remarqué que les filles de l'Ogre avaient des couronnes d'or sur la tête, et qui craignait qu'il ne prît à l'Ogre quelque remords de ne les avoir pas égorgés dès le soir même, se leva vers le milieu de la nuit, et prenant les bonnets de ses frères et

le sien, il alla tout doucement les mettre sur la tête des sept filles de l'Ogre, après leur avoir ôté leurs couronnes d'or qu'il mit sur la tête de ses frères et sur la sienne, afin que l'Ogre les prît pour ses filles, et ses filles pour les garçons qu'il voulait égorger. La chose réussit comme il l'avait pensé ; car l'Ogre s'étant éveillé sur le minuit, eut regret d'avoir différé au lendemain ce qu'il pouvait exécuter la veille. Il se jeta donc brusquement hors du lit, et prenant son grand couteau : « Allons voir, dit-il, comment se portent nos petits drôles ; n'en faisons pas à deux fois. » Il monta donc à tâtons à la chambre de ses filles et s'approcha du lit où étaient les petits garçons, qui dormaient tous, excepté le petit Poucet, qui eut bien peur lorsqu'il sentit la main de l'Ogre qui lui tâtait la tête, comme il avait tâté celles de tous ses frères. L'Ogre, qui sentit les couronnes d'or : « Vraiment, dit-il, j'allais faire là un bel ouvrage ; je vois bien que je bus trop hier au soir ». Il alla ensuite au lit de ses filles, où ayant senti les petits bonnets des garçons : « Ah ! les voilà, dit-il, nos gaillards ! Travaillons hardiment. » En disant ces mots, il coupa, sans balancer, la gorge à ses sept filles. Fort content de cette expédition, il alla se recoucher auprès de sa femme. Aussitôt que le petit Poucet entendit ronfler l'Ogre, il réveilla ses frères, et leur dit de s'habiller promptement et de le suivre. Ils descendirent doucement dans le jardin, et sautèrent par-dessus les murailles. Ils coururent presque toute la nuit, toujours en tremblant et sans savoir où ils allaient. (...)